PARAISSENT CHAQUE SEMAINE
le MARDI et le VENDREDI.
Abonnement pour l'année,
frais de poste non compris)... £1 0 0

Mélanges Religieux,

Les Lettres, Réclamations, Correspondances, etc., doivent être adressées au Rédacteur-en-Chef, *franc de port*.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14. **MONTREAL, VENDREDI 29 NOVEMBRE 1850.** **No. 19.**

DU DECOURAGEMENT
ET DE
L'ESPERANCE DANS LE TEMPS PRESENT.

Il y a de nos jours, et jusque dans les esprits es meilleurs,une disposition déplorable contre, laquelle, tant que nous aurons un souffle de vie, nous ne cesserons pas de nous élever parce que, funeste en soi, elle entraîne après elle et envers la Providence l'un des crimes à notre sens les plus odieux, l'ingratitude. C'est cette faiblesse, cette défaillance, ce découragement qui s'emparent trop souvent des âmes les mieux trempées, qui leur font maudire leur siècle et leur pays, et qui, à la vue des maux et des périls du présent, ne leur laissent pour ressource qu'un triste abandon et un lâche désespoir.

Or, cette maladie morale a cela de particulièrement dangereux que tandis qu'elle abâtardit les caractères et les rend incapables des résolutions énergiques qui seraient plus que jamais nécessaires, elle habitue les cœurs à je ne sais quelle mollesse attrayante et facile, à je ne sais quelle commode indifférence qui se dispense de tout effort et accepte d'avance toutes les misères et toutes les hontes ; à je ne sais quelle fausse résignation enfin qui, insultant aux desseins d'en haut, met à la charge de Dieu lui-même les malheurs qu'elle n'a pas la force de conjurer. Combien d'hommes distingués, de Chrétiens même qu'on rencontre à chaque heure et qui, s'apitoyant sur les difficultés et sur les malheurs du temps, n'ont que des larmes stériles, et sont tout prêts comme les Musulmans à se réfugier dans une sorte de fatalisme, en disant : " La société est perdue ! Nous sommes en décadence : nous voilà au Bas-Empire. Les nations, les civilisations sont comme les individus : après la grandeur l'affaiblissement, la décrépitude, la mort. Résignons-nous-y, et arrangeons-nous pour mourir le moins durement possible." Et sur cela, on chante un hymne à la force brutale, seule ressource peut-être de ce monde aux abois : ou bien on se voile la tête en attendant, parmi la stupeur et l'inaction, les grands coups que la Providence doit frapper sur cette terre qui agonise.

Rien de plus triste et de plus lamentable. Rien qui donne au mal plus d'audace et plus de chances. Rien de plus faux d'ailleurs et de moins justifié, selon nous.

Sans doute, le poids des jours présents est lourd et pénible. Sans doute les dangers sont redoutables et imminents. Et pour qu'on ne nous accuse pas d'optimisme, nous répéterons ici ce que nous avons bien des fois avancé dans ce Recueil : c'est que le vrai reproche à faire à nos hommes d'Etat et à nos hommes de parti, en ce moment surtout, est de ne pas avoir l'œil assez ouvert sur l'abîme qui, béant hier, les faisait reculer d'horreur, et qui, dissimulé mais non pas comblé aujourd'hui, ne compte presque plus dans les calculs de leur politique trop pleine de sécurité. A une frayeur légitime, salutaire même, a succédé, comme il arrive d'ordinaire en France, une confiance ou un oubli que je serais tenté de taxer d'aveuglement. Plaise à Dieu qu'un éclair nouveau ne vienne pas trop vite, en illuminant ces bas-fonds retombés dans l'ombre, nous arracher, par une réaction soudaine, à notre fausse tranquillité.

D'ailleurs, que pour des intelligences qui n'ont pas la foi, qui méconnaissent la base divine de tout ordre social, qui ne croient qu'à la puissance de la force et de l'intérêt ; le spectacle de l'inanité de la puissance et de la faiblesse de cette force inspire un sentiment profond de découragement, je le conçois sans peine. Tout manque sous leurs pas ; leur sagesse a été confondue. Ils sont vaincus et bafoués par Celui-là même qu'ils avaient voulu bannir du gouvernement de la terre, et dont ils avaient prétendu se passer pour régner plus à leur aise.

Mais des Chrétiens, mais des hommes qui croient ; mais des hommes qui savent qu'il ne tombe pas un seul de nos cheveux sans la permission de Dieu ; que ceux-là s'abandonnent et perdent le courage et l'espoir, lâcheté chez les autres, chez eux c'est une folie et un crime !

Désespérer, en effet, c'est nier dans une certaine limite, c'est mettre en oubli, c'est mépriser l'action providentielle de Dieu sur l'humanité, sur les peuples, sur les individus. Je le sais, l'espérance n'est pas toujours facile: et il y a dans la vie des nations comme dans l'humble cours de l'existence humaine, il y a des moments de tristesse et de ténèbres, où la lumière même de la foi semble s'éloigner, où le mal se déchaîne avec plus d'empire, où l'âme oppressée par la souffrance ne sait plus où se tourner pour appercevoir quelque lueur de consolation et quelque signe de salut. Mais, outre que ces époques de sombre délaissement sont rares, c'est précisément alors que la pratique de la confiance devient plus nécessaire et plus impérieusement recommandée. On oublie trop que que l'Espérance est une vertu et une des trois vertus théologales, les premières et les plus éminentes de toutes. Le paganisme n'y voyait qu'un doux rêve : la philosophie qu'une consolation pleine d'illusions et de charmes. Le christianisme seul en a fait une vertu. Or, l'exercice de toute vertu est entouré de difficultés, herissé d'obstacles, et la vertu n'est vertu que parce quelle exige de l'âme qui l'embrasse, une force, une lutte, une victoire continuelles.

Si donc nous sommes à l'une de ces périodes de désolation qui marquent quelques-unes des plus lugubres pages de l'histoire, c'est le moment ou jamais de redire avec l'Eglise: "*Sursum corda !*" Aux grands périls les grands courages : aux suprêmes angoisses, les suprêmes efforts !

Mais, disons-le avec un sentiment intime de conviction, quelle que soit la dureté du temps, il a passé sur le monde de plus terribles fléaux. Assez pour nous humilier, assez pour nous faire plier le genou dans le repentir ; pas assez pour nous faire, jusqu'à présent du moins, estimer notre sort plus à plaindre que celui de nos pères : voilà la vérité.

Je vais plus loin. Qu'on me permette seulement deux rapides témoignages, et j'oserai ajouter quà y regarder de près, un esprit calme et sensé devra préférer le temps où nous sommes, malgré toutes ses misères, à la plupart des autres périodes de notre histoire en France depuis l'origine de la monarchie, et que jamais peut-être des symptômes plus consolants, des signes d'avenir plus miséricordieux n'ont apparu au milieu d'une époque de troubles.

Voici mon premier argument. La vie humaine se mesure par trente ou trente-cinq années environ. Remontons par la pensée de génération en génération, et dans ce tableau à vol d'oiseau, qu'on examine et qu'on avoue quel temps on aurait choisi. Est-ce 1814 ou 1815, l'invasion, la chute de l'Empire, la France décimée, épuisée, broyée sous la revanche européenne et en perspective 1830 et 1848 ? Est-ce 1790, 1791, 1792 avec la Révolution, la Convention, l'échafaud et la Terreur ? Est-ce 1755 avec Louis XV, Rosbach et la Guerre de Sept ans, Voltaire et l'Encyclopédie ? Est-ce 1720 avec la Régence, Law et Choiseul ? Est-ce 1685 avec la fin si triste du grand règne de Louis XIV, avec l'Assemblée du clergé et Port-Royal ? Est-ce 1650 avec Mazarin et la Fronde ? Est-ce 1625 avec Richelieu, roi sous Louis XIII, la Guerre de Trente ans à l'extérieur, au dedans les luttes contre les Protestants à La Rochelle et l'échafaud des Marillac et des Montmorency ? Est-ce 1590, le lendemain de l'assassinat de Henri III en pleine guerre civile et religieuse, et avant que le Béarnais fût entré dans Paris ? Est-ce 1560 entre François II et Charles IX, Catherine de Médicis et la Saint-Barthélemy ? Est-ce 1525 avec François 1er, la bataille de Pavie, le connétable de Bourbon, le sac de Rome et le commencement du protestantisme ? Est-ce 1490, sous Charles VIII, à l'issue du règne de Louis XI ? Est-ce 1455, à la fin de Charles VII, quand à peine l'épée de Jeanne d'Arc a délivré la France du joug des Anglais ? Est-ce en 1420, alors qu'Isabeau de Bavière livrait le royaume, que les Cabochiens ensanglantaient Paris et que le pauvre Charles VI en était réduit à demander, à travers les cris des partis, qui donc criera " *vive France ?* " Est-ce 1385, à l'issue de la lutte contre l'Angleterre, pendant les ravages des grandes Compagnies et durant le schisme d'Avignon ? Est-ce 1350, entre Crécy et Poitiers ? Je n'en finirais pas si je suivais cette démonstration. Et que serait-ce en remontant plus haut encore, à l'exception peut-être du grand siècle de saint Louis, lequel toutefois eut ses Pastoureaux et ses glorieux revers à la croisade. Qu'on se représente de plus la cruauté des mœurs, la facilité à verser le sang, l'absence de répression, l'habitude du pillage chez les gens de guerre, et qu'on dise, si malgré des maux incontestables et des périls trop certains, nos quarante-cinq centimes et même nos effroyables journées de juin n'ont pas dans le passé, récent ou éloigné, des analogies plus redoutables encore.

Il y a eu, je ne l'ignore pas, des moments de répit, de trêve, de renaissance et de gloire ; mais combien de ces années de grâce ont pu s'ajouter les unes aux autres jusqu'à remplir la courte durée d'une existence humaine ?

De plus, dans certaines époques, je le sais, le sentiment de la foi, de l'honneur, du respect et du devoir avait une puissance qui compensait bien des désordres et laissait d'admirables ressources. Mais aussi que d'épreuves et que de désordres nous sont épargnés qui épouvantaient alors l'homme de bien et le Chrétien ! Schisme, hérésie, scandale au sanctuaire, impiété hautement affichée, guerre ouverte à Dieu et à la religion : assurément nous n'avons pas à déplorer ces hontes au même degré que le seizième ou le dix-huitième siècle.

Un second ordre de preuves, maintenant. C'est une loi invariable de l'histoire que plus les peuples se rapprochent de l'Eglise, plus ils obtiennent de gage de durée, de prospérité et de grandeur. De telle sorte que le progrès du catholicisme est la véritable mesure du progrès et des destinées de l'humanité. Eh bien ! — et c'est ici où l'œil du fidèle doit s'élever au-dessus des mouvements et de l'agitation qui l'obsèdent pour contempler, d'une région plus haute et plus calme, la marche des événements, — je ne crains pas d'affirmer que peu d'époques ont été plus fertiles en signes consolateurs. Manifestement l'Eglise, depuis quelques années, remonte par une ascension lente, mais soutenue, au rang supérieur qui lui appartient dans la souveraineté des âmes et dans le gouvernement du monde.

Tandis que l'apostolat des Missions receuille, dans l'Océanie, dans les Indes, dans les vastes régions de l'Asie centrale, des palmes nouvelles, la Chine s'est ouverte devant nos prêtres et nos religieux, le sang de nos martyrs de Cochinchine a produit une semence plus abondante de chrétiens. L'Afrique entre peu à peu dans la lumière. L'Amérique du Nord, qui au commencement de ce siècle, n'avait qu'un seul Evêque, compte aujourd'hui deux Archevêques, vingt-trois Evêques et des millions de fidèles.

En Europe, l'Allemagne a brisé les froides et tyranniques entraves du joséphisme. Inaugurée par la réunion spontanée de son Episcopat, cette heureuse révolution a été sanctionnée par les lois de l'empire d'Autriche. En Espagne, la réconciliation s'est opérée, et le pouvoir a cessé ses violences et ses persécutions. Si la Suisse et le Piémont, livrés aux passions révolutionnaires, ont affligé la chrétienté par de honteux et coupables excès, le nom des défenseurs de la liberté ecclésiastique, des illustres proscripts de Turin, de Cagliari et de Genève, apporte à la mère commune cette gloire de l'innocence souffrant pour la justice, qui lui présage toujours des triomphes prochains.

L'Angleterre, entraînée dans un mouvement désormais irrésistible, voit la hiérarchie catholique reconstituée dans son sein. En France, l'Episcopat a reconquis la liberté des conciles et la liberté de l'enseignement catholique ; et l'épée de nos soldats a été appelée à rétablir sur le trône apostolique le grand et bien-aimé Pie IX.

Rome même n'a eu, si l'on ose ainsi parler, ses jours de deuil et de désordre que pour faire éclater d'une façon plus haute combien la Souveraineté pontificale est nécessaire au repos du monde, et combien, lorsqu'elle est menacée, les nations catholiques et la France surtout doivent s'empresser, pour leur bonheur et pour leur sécurité, de la sauvegarder au prix de leur sang.

Enfin jamais, et sur toute la surface du globe, jamais le clergé n'a déployé plus de vertus, plus d'abnégation ; jamais surtout il n'a été plus pur.

Certes, les sociétés et les peuples ne sont pas perdus, quand Dieu les agite de la sorte et les fait tourner à l'accomplissement de ses éternels desseins !

Je me résume.

J'ignore quelles vicissitudes sont réservées à notre génération et à notre patrie ; je veux accorder qu'elles seront aussi terribles que les plus cruelles de notre histoire ; mais je dis que pour le passé, nous ne pouvons pas fixer un laps de temps où le découragement n'ait eu plus de droit de s'emparer des âmes qu'à l'époque présente. J'ajoute qu'il y eu peu de générations où les signes précurseurs de la miséricorde et de l'espérance aient été aussi visibles et aussi éclatants que de nos jours.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, et en prévision même des malheurs les plus redoutables, j'ajoute que c'est là où la Providence nous attend, et qu'elle ne nous manquera pas, si notre vertu d'espérance et de confiance en elle est à la hauteur des épreuves qu'elle nous ménage, et qui jamais ne dépasseront les forces du Chrétien !

Nouvelles de Rome.

La loi fiscale qui vient d'être promulguée, et en vertu de laquelle le gouvernement impose un droit de patente à l'industrie, est actuellement le sujet de toutes les préoccupations. Il va sans dire que les agents de la *secte révolutionnaire* profitent de cette occasion d'entretenir dans le peuple l'inquiétude et l'agitation : tout ce qu'ils débitent de déclamations contre la loi nouvelle, s'adresse malheureusement à des gens trop disposés à y prêter l'oreille. Les Romains, on le sait, sont bavards, frondeurs, et ne manquent jamais à blâmer les mesures du gouvernement, quoique la plupart, même dans les classes moyennes, soient absolument incapables de comprendre de quoi il est question. Dans le cas présent, tout le monde comprend, puisqu'il s'agit de payer, et c'est une nouveauté très-antipathique à cette population habituée à recevoir sans donner, paresseuse, quémandeuse, insouciante.

La bourgeoisie romaine sent bien que le gouvernement pontifical est le seul qui lui assure la sécurité, l'aisance et la véritable liberté ; elle haïssait le régime mazzinien, ses pillages et ses assassinats, elle a revu avec joie le Pape rentrer à Rome ; mais elle est à présent mécontente, parce que le gouvernement n'a pas trouvé le moyen de convertir tout d'un coup en beaux et bons écus les 6 ou 7 millions de papier-monnaie républicain qu'elle n'avait pas osé refuser. Le commerce crie donc ; la loi cependant ne crée que des charges assez légères, et s'il fallait la critiquer, je lui reprocherais plutôt d'ouvrir une porte trop large aux abus, par la liberté laissée aux industriels de se classer eux-mêmes dans les catégories selon lesquelles est gradué le taux de la patente. Les plus forts imposés ne sont pas écrasés, puisque la maison la plus puissante de Rome, celle de Torlonia, n'est taxée qu'à 1.000 francs à peu près par an. Jusqu'à présent, par la *dativa reale* ou impôt foncier, tous les propriétaires de terres et de maisons, y compris le clergé, contribuaient à eux seuls pour la moitié des revenus de l'Etat : n'était-il pas bien juste que les commerçants et industriels, exempts ou à peu de chose près jusqu'ici de toutes les charges, coopérassent, pour leur part, à tirer le pays de l'état où l'a jeté la révolution ?

La Consulta, ou assemblée dans laquelle se traiteront toutes les affaires qui ont rapport aux finances, est définitivement organisée ; le nombre de ses membres est de trente ; vingt-quatre seront choisis par Sa Sainteté sur une liste de candidats désignés par chacune des vingt-quatre provinces, et six seront nommés directement par le Souverain-Pontife.

On attent d'un moment à l'autre deux autres édits : le premier divisera les Etats du Saint-Siége en vingt-quatre provinces, formant cinq grandes divisions ou gouvernemens ainsi répartis : 1° *Rome et la Comarca*, la campagne de Rome, compris *Civita-Vecchia* ; 2° *Velletri*, Ostie, toute la côte maritime, aussi bien que *Bénévent et Ponte-Corvo* : le siége de ce gouvernement sera à *Velletri* ; 3 l'*Ombrie*, avec Perugia pour capitale ; 4° *les Marches*, dont *Ancône* ou *Maccrata* sera le chef-lieu ; et 5° *Bologne*, qui comprendra Ferrare, Ravenne, Faenza, Forli, et la ville de *Bologne* siége du gouvernement. Les vingt quatre provinces seront administrées soit par des Prélats, soit par des laïques, d'après un système défini, et sans trop dépendre des cinq gouverneurs qui seront des Cardinaux. Le second édit attendu est relatif à l'installation à Rome d'une nouvelle municipalité, qui se composera de neuf magistrats, y compris le sénateur, et de trente conseillers. Toutes ces ordonnances différentes, en y joignant celle déjà promulguée d'un conseil d'Etat, compléteront la série d'institutions annoncées dans le programme ou *Motu proprio* du 12 septembre 1849. Un

---

FEUILLETON.

LE MONTAGNARD
OU LES
DEUX REPUBLIQUES.
1793.—1848.

(Premiere partie, 1793.)

(Suite.)

Obrice avait un fils qu'il fit élever comme s'il eut été issu d'un grand seigneur. Il l'aimait comme aiment tous ceux qui une fois, par hasard, sentent leur cœur s'attacher à quelque chose ; ce fils mourut d'une mort subite. On en parla quelque temps, les uns racontaient cette mort d'une manière dramatique, les autres répétaient ce que tout le monde savait. Ceux qui essayèrent d'en parler à Antoine Obrice n'eurent pour réponse que des mots vagues dits avec une rage concentrée. Depuis ce temps, Obrice avait vécu seul ; lorsqu'il sortait parfois le soir, il prenait, contrairement à ses habitudes, les rues les plus désertes et se dirigeait rapidement vers le chateau du marquis de Savernay qui était à deux lieues d'Arles. La rumeur publique disait que c'était près de ce chateau qu'avait été trouvé le corps mort du jeune Obrice. Antoine restait là des heures entières en contemplation devant les pierres qui avaient été tachées du sang de son fils, la tête penchée sur ses deux mains, il laissait parfois tomber la pluie par torrens, sans s'en inquieter, comme s'il eut été d'un autre monde ; puis peu à peu relevait la tête et fixait ses yeux flamboyants sur les fenêtres éclairées du chateau qui scintillaient au milieu de la nuit. Voilà tout ce que l'on savait de la vie du père et de la mort du fils. Lorsque la révolution éclata, Antoine Obrice se reveilla soudain du sommeil de sa douleur et de son isolement ; il retrouva sa sauvage énergie et s'élança au plus fort de cette mêlée sanglante qui faisait de la pauvre France un vaste champ mutilé par les désastres et l'incendie. Une nouvelle nature se développa chez lui, terrible et impitoyable, et bientôt il fut signalé dans toute cette partie de la Provence, qui comprend les vastes plaines de la Camargue comme le plus zèlé, le plus ardent patriote, comme l'ennemi le plus acharné des nobles. Aussi le gouvernement terroriste l'eut-il bientôt investi de *hautes* fonctions, et ensus, il s'était fait le chef de ces masses hurlantes qui se plaçaient audessus de la justice et du droit.

La ville d'Arles était tout entière dans sa main, il n'y avait pas une tête qui ne lui appartint, il n'y avait pas un homme, quelqu'il fût, qu'il ne put faire égorger dans les 24 heures. Il avait à sa volonté des hordes enrégimentées qui parcouraient les plaines, brûlaient les chateaux et pillaient en assassinant, et chaque fois qu'il apprenait le pillage ou la destruction d'un domaine seigneuriale, ses deux yeux flamboyaient comme des tisons ardents, et il s'écriait d'une voix stridente : Oui, oui, mort aux nobles ! mort à tous ces orgueilleux seigneurs et que le dernier d'entre eux soit écrasé par la dernière pierre de leurs chateaux! Sa pensée infatigable planait sans cesse comme le génie fatal de la destruction sur la race proscrite, décimée aujourd'hui par l'assassinat et qui devait l'être demain par l'échafaud. C'est chez cet homme que se rendaient Georges et Cassius. Après avoir monté un escalier obscure, ils frappèrent à une porte vermoulue.

Entrez, dit aussitôt une voix forte et vibrante.

Cassius poussa la porte et tous deux se trouvèrent en face d'Obrice.

Salut, citoyen président, je t'amène un bon patriote, celui qui a écrit de si belles choses sur les droits de l'homme et qui leur parle à tous, il faut voir.... Georges debout devant la porte, attendait qu'on lui adressât la parole.

Ah ! ah ! fit Obrice, approche, citoyen ; je suis aise de te voir. Les bons patriotes sont rares. Assieds-toi là sur cette chaise et jasons un peu. Tu t'appelles ?..

Georges, reprit le jeune homme.

Et moi, je l'ai surnommé Brutus, ajouta Cassius ; parceque Brutus c'est un nom qui vous classe de suite un homme.

Georges s'était assis, et pendant que Cassius parlait, Obrice avait levé sur le nouveau venu son regard scrutateur. Obrice possédait le tact du regard ; aussi après avoir examiné Georges un instant en silence, il lui tendit la main.

Citoyen Georges, dit il...

Je t'ai déjà dit que je l'ai baptisé Brutus, interrompit Cassius qui tenait à ses idées.

Georges ou Brutus, soit ; j'ai entendu parler de toi ; tu es l'idole de ta section ; tu as sur tous les habitans de nos plaines une grande puissance. Tu es jeune, tu feras ton chemin. Tu as du cœur, tu sais le langage qu'il faut baragouiner au peuple, tu aimes la république ; avec cela on va loin. Ta place est marquée à coté de Robespierre et de Danton. Mais crois-moi, ne perds pas ton temps à écrire : ça use du papier et de l'encre, voilà tout. Ce qu'il faut à la république ce sont des hommes d'actions énergiques.

Georges allait remercier Obrice ; mais il se fit soudain un bruit confus dans l'escalier, puis la porte s'ouvrit avec fracas et donna entrée à plusieurs hommes qui méritaient par leur costume et leur physionomie le beau nom de *sans-culottes*.

Nous tenons enfin le marquis de Savernay ! s'écria celui qui entra le premier.

Aussitôt que ce nom fut prononcé, le visage d'Obrice devint d'une pâleur livide, ses lèvres blanchirent..

Le marquis de Savernay !... s'écria-t-il en levant à la fois ses deux bras... l'as-tu vu ?

Non, mais nous savons certainement où le trouver cette nuit.

Il vous échappera, vous dis-je, comme il vous a déjà échappé tant de fois.... Ces Savernay sont des serpents !...

Tu vas voir, citoyen Obrice, que nous sommes bien informés.

Parle donc, parle donc, s'écria Obrice dont tous les membres tremblaient, tu vois bien que je t'écoute. Où est-il ? Où l'a-t-on vu ? où doit-il aller ?

Le sans-culotte tendit un papier à Obrice. Celui-ci le saisit avidement et fixa sur lui son regard enflammé. Oui, oui, dit-il, à mesure qu'il lisait, et comme se parlant à lui même... C'est bien cela... la *maison jaune* au coin du petit bois... à minuit.. On frappera trois coups sur le troisième carreau de la fenêtre à gauche... Il faut y aller ! quelle heure est-il ?

Dix heures et demie, dit Cassius.

Obrice se retourna vers celui qui lui avait remis le papier : Comment ce papier est-il entre tes mains ?

Il était dans la poche d'un homme qui nous a paru suspect, et comme il se fâchait, Scévola l'a expédié ! et on a reconnu cet homme pour un affidé des Savernay...

Obrice marchait à grands pas dans la salle où il se trouvait et des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres : *La maison jaune* !... Le Savernay !... ma vie, ma vie entière pour les tenir tous deux dans ma main, le père et le fils ! pour les écraser sous mes pieds ! pour faire couler leur sang goutte à goutte !.. Puis s'arrêtant à ceux qui l'écoutaient : Mais partez donc, leur cria-t-il, d'une voix de tonnère ; que faites vous ici ? A la *maison jaune* et mort aux Savernay !

A la maison jaune et mort aux Savernay !